

Soumission à l'autorité : l'obéissance n'est pas ce que Stanley Milgram croyait



[Source : theconversation.com]

Par Laurent Bègue-Shankland, professeur de psychologie sociale, membre de l'Institut universitaire de France (IUF), directeur de la MSH Alpes (CNRS/UGA), Université Grenoble Alpes (UGA)

Durant les années 60, Stanley Milgram a mené des études marquantes sur la soumission à l'autorité qui font aujourd'hui partie du patrimoine des sciences humaines. Le psychologue de Yale avait recruté des volontaires pour une étude sur l'apprentissage. À leur arrivée au laboratoire, ceux-ci rencontraient un scientifique et un homme qu'ils croyaient être un simple participant et qui endosserait le rôle d'apprenant. Lorsqu'il commettait une erreur durant un test d'association de mots, le sujet devait lui administrer une décharge électrique au moyen d'un générateur de chocs allant jusqu'à 450 volts par sauts de 15 volts, et s'il hésitait, le scientifique présent lui demandait imperturbablement de poursuivre l'expérience. Les résultats ont montré que la majorité des participants administraient les chocs maximaux à l'apprenant malgré ses supplications (simulées) pour que l'expérience cesse. Pour expliquer ces résultats, Milgram a affirmé que les individus soumis à l'autorité se comportaient comme de simples agents déresponsabilisés qui exécutaient aveuglément les ordres. Cependant, cette théorie de l'« état agentique » est aujourd'hui contestée. L'application de l'expérience de Milgram à la pratique de l'expérimentation animale permet d'introduire une nouvelle lecture de la soumission à l'autorité.

Électrocuter un chiot

L'idée d'une translation du protocole de Milgram à des victimes non humaines n'a pas tardé à germer. En 1975, une année seulement après la parution du livre *Soumission à l'autorité*, le philosophe Peter Singer évoquait directement les travaux de Milgram :

« si les participants agissent ainsi quand ils croient infliger de la douleur à un être humain, n'est-il pas bien plus facile encore pour les étudiants d'étouffer leurs scrupules initiaux quand un professeur leur enjoint de conduire des expériences sur des animaux ? ».

Comme en écho à cette question, un chercheur de l'université de Berkeley et son collègue ont réalisé en 1972 une étude qui se voulait être une réponse à l'une des critiques couramment adressée à Milgram. Il avait été suggéré en effet que durant les expériences, les participants pouvaient avoir simplement administré les chocs électriques sans penser que la victime les recevait vraiment. Pour cela, les chercheurs n'ont pas hésité à fabriquer un abominable protocole dans lequel un « chiot au poil soyeux » dont les pattes touchaient une grille métallique recevait des décharges électriques bien réelles et qui augmentaient à chaque erreur durant une tâche de discrimination perceptive.



Une expérimentation brutale impliquant des chiots a montré que trois quarts des participants terminaient l'expérience. Pixabay, CC BY-NC-ND

L'intensité des chocs était telle qu'aux dernières séquences de l'expérience, le chiot « aboyait et hurlait de manière continue ». Les résultats de cette étude inqualifiable ont confirmé ceux de Milgram : les trois quarts des participants terminaient l'expérience.

Les suites de Milgram

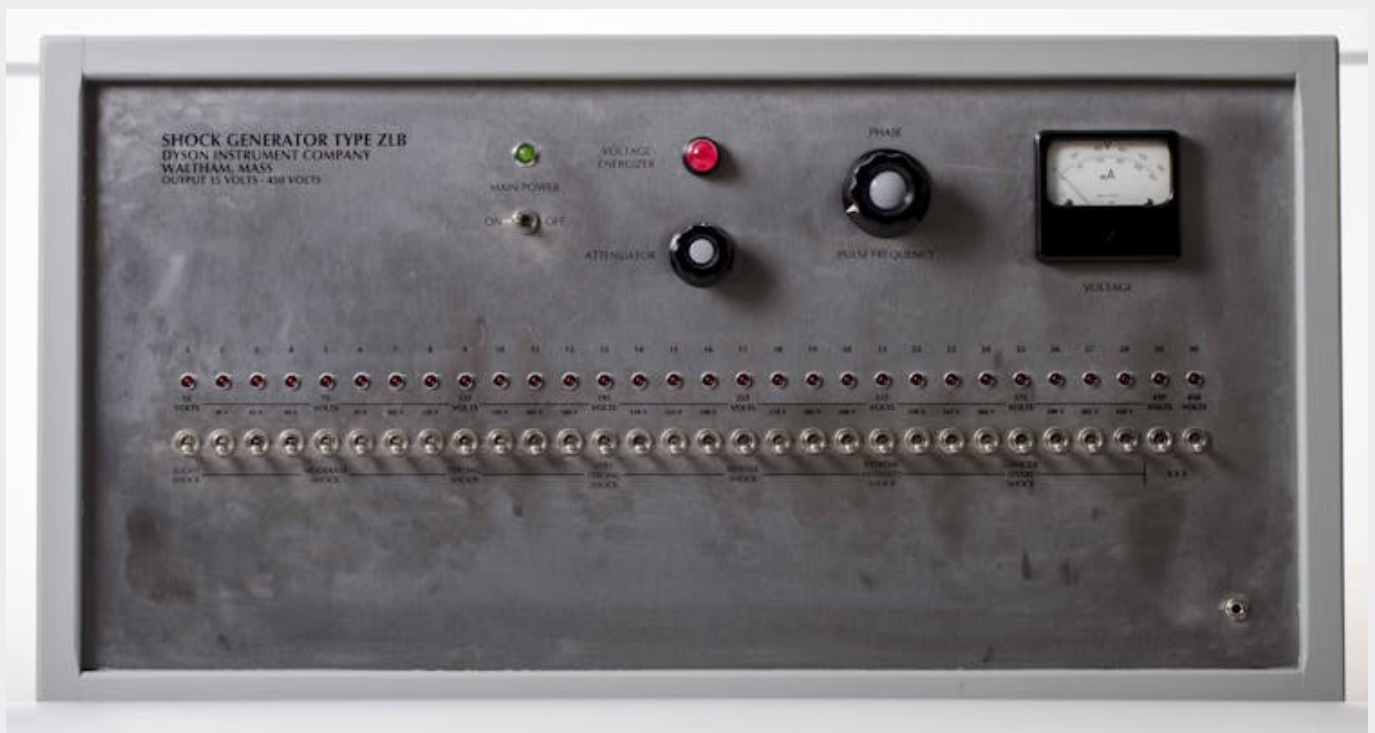
Soixante ans exactement après les premières recherches menées à Yale, dans quelle mesure le phénomène de soumission à l'autorité mis en évidence à

travers le protocole de Milgram est-il robuste ? Comment l'expliquer, et qu'en tirer pour comprendre l'expérimentation sur des humains ou des animaux ?

En ce qui concerne la solidité des travaux consacrés à la soumission à l'autorité impliquant des victimes humaines, au-delà des 20 variations expérimentales publiées par Milgram lui-même et impliquant un millier de participants, une vingtaine de réplifications ont été menées dans 10 pays différents avec des adultes et parfois même des enfants. Dans la grande majorité des études, plus des deux tiers des participants administraient les chocs maximaux, et lorsque les pressions situationnelles variaient, le taux de soumission suivait en conséquence.

Comme cela a été évoqué plus haut, la possibilité que les participants aient tout simplement joué le rôle que l'on attendait d'eux sans vraiment croire en la réalité de l'expérience a été soulevée. Cependant, l'exhumation récente des archives laissées à Yale par Milgram infirme pour l'essentiel cette hypothèse. Elle démontre qu'au contraire bon nombre d'entre eux manifestaient un intense soulagement lorsqu'ils apprenaient que l'expérience était une pure simulation, se souciaient authentiquement de l'état de santé de la victime et surtout argumentaient dans certains cas avec la figure d'autorité plutôt que de se soumettre aveuglément à ses injonctions.

L'un des participants indiqua même à la journaliste Gina Perry avoir consulté la rubrique nécrologique de la ville où s'était déroulée l'expérience pendant au moins deux semaines afin de s'assurer s'il n'avait pas contribué à un décès. Milgram avait indiqué qu'à quelques exceptions près, ses participants étaient convaincus de la réalité de la situation expérimentale : 84 % d'entre eux pensaient en effet que la victime recevait les chocs électriques.



Une copie du générateur de chocs récemment utilisée lors d'une réplification

des études de Milgram en Pologne par Darius Dolinski. Darius Dolinski, Author provided (no reuse)

Si la communauté scientifique considère aujourd'hui que le phénomène mis en évidence par Milgram est bien établi, plusieurs chercheurs considèrent toutefois que l'explication qu'il en a défendue n'est pas adéquate.

La soumission à l'autorité n'est pas ce que Milgram croyait

Dans *Soumission à l'autorité*, Stanley Milgram développe en effet le concept d'« état agentique » et en fait la clé de voûte de son analyse de l'obéissance.

Il écrit ainsi :

« un individu est en état agentique quand il se définit de façon telle qu'il accepte le contrôle total d'une personne possédant un statut plus élevé. Dans ce cas, il ne s'estime plus responsable de ses actes. Il voit en lui un simple instrument destiné à exécuter les volontés d'autrui » (1974, p. 167).

Par cette « abdication idéologique » (sic), l'individu abandonnerait donc temporairement ses critères moraux habituels face à une figure d'autorité.

Le premier inconvénient de cette analyse, c'est qu'elle semble très circulaire : « si l'individu est soumis à l'autorité, c'est parce qu'il se déresponsabilise ».

Ensuite, elle ne permet pas de comprendre pourquoi l'on observe de telles variations de la soumission dans des conditions expérimentales où l'autorité est pourtant bien présente, ou encore pour quelle raison c'est lorsque les interventions du scientifique sont les plus directives et « autoritaires » dans leur formulation que la soumission est la moins élevée.

Enfin, l'analyse proposée par Milgram n'éclaire pas les comportements de rébellion feutrée. L'enregistrement des paroles des participants durant les expériences montre en effet que ceux-ci n'étaient pas passivement soumis, mais négociaient leur implication, essayant même parfois d'aider subtilement la victime pour ne pas devoir lui administrer de chocs.

Le jeu de la mort

Dans une étude publiée en 2017 et menée en France suite de l'adaptation par Jean-Léon Beauvois et son équipe du protocole de Milgram à la télévision, nous avons pu observer que dès qu'il n'était plus possible de douter du

caractère douloureux des chocs, le quart des participants cherchait à aider discrètement la victime qu'ils avaient devant eux, par exemple en insistant par leur ton sur les bonnes réponses lorsqu'ils lisaient les options possibles lors du test.

Le jeu de la mort (Christophe Nick, documentaire, 2004).

Pour Milgram, le caractère graduel de la séquence des chocs contribuait aussi à intensifier l'obéissance. Invoquant la théorie de la dissonance cognitive, des chercheurs ont suggéré que les participants subissaient un phénomène d'engrenage : il était difficile pour eux de stopper l'expérience une fois commencée, car y mettre fin aurait été un désaveu de leur conduite antérieure. Une idée très proche a été exprimée par un chercheur qui se demandait si les effets observés par Milgram seraient les mêmes si les participants devaient directement actionner le bouton de 450 volts sans passer par les étapes précédentes.

La douleur consentie pour la science ?

Deux études récemment menées en Pologne par Dariusz Dolinski à l'université de Varsovie ont permis de mettre à l'épreuve cette hypothèse en comparant un protocole progressif standard à un protocole où dès la première erreur de l'apprenant, les sujets devaient lui administrer 150 volts (étude 1) ou 225 volts (étude 2).



Une récente série d'études en Pologne infirment l'hypothèse d'un effet lié à la gradualité des chocs.

Darius Dolinski, Author provided (no reuse)

A la grande surprise des chercheurs, les résultats ont complètement infirmé l'idée d'un effet d'engrenage. La mise en cause de l'hypothèse d'un état agentique et l'impossibilité de s'appuyer sur une explication fondée sur la progressivité des chocs met en cause les explications courantes de la soumission à l'autorité.

Repenser l'obéissance raisonnée

Dans le cas de l'expérimentation animale, c'est la connaissance scientifique et ses applications notamment biomédicales qui justifient le désagrément ou la souffrance des animaux utilisés. N'est-ce pas ce que Claude Bernard, fondateur de la médecine expérimentale et illustre vivisectionniste, reconnaissait en écrivant dans son *Introduction à la médecine expérimentale* ?

« Le physiologiste n'est pas un homme du monde, c'est un savant, c'est un homme qui est saisi et absorbé par une idée scientifique qu'il poursuit : il n'entend pas les cris des animaux, il ne voit plus le sang qui coule, il ne voit que son idée et n'aperçoit que des organismes qui lui cachent des problèmes qu'il veut découvrir »



L. LHERMITTE. — CLAUDE BERNARD DANS SON LABORATOIRE.

Claude Bernard dans son laboratoire. Lhermitte, Léon/Wikimedia, CC BY-NC-ND

La science, bien qu'elle incite selon les mots de Claude Bernard lui-même, à une « non soumission à l'autorité », n'est pas exempte dans sa pratique institutionnelle de phénomènes conformistes et représente un principe d'autorité évident.

Lorsque, dans l'une de ses expériences, Milgram demandait à un homme d'apparence ordinaire de communiquer les ordres aux participants, seulement 20 % de ces derniers administraient les chocs les plus élevés. Si l'expérience était réalisée dans un lieu de faible prestige comme l'était le bâtiment commercial d'une petite ville, le taux de soumission n'était que de 47,7 %, soit près de 20 % de moins que lorsque celle-ci se tenait à Yale.

Ces exemples introduisent la question de la légitimité accordée à l'autorité, et à travers elle, à la science. Les analyses qualitatives des entretiens avec les participants des expériences de Milgram montrent que l'identification aux buts scientifiques constituait une composante majeure de l'expérience.

L'image qui se dégage accorde ainsi aux participants de Milgram une relative rationalité qui leur a longtemps été récusée. Loin d'être, comme il l'a écrit, un « exécutant-robot » de l'action, l'individu apparaît plutôt comme un acteur qui, investi d'un but culturel supérieur, servir la science, non seulement consent, mais s'engage activement dans les comportements que l'on

attend de lui.

La valeur attribuée au but de l'expérience est donc une cause décisive du comportement, et non simplement l'autorité qui est physiquement présente dans le laboratoire. A travers le soutien à l'expérimentation animale, c'est la valeur et les promesses de la science qui sont souvent affirmées. Malgré des signes de scepticisme perceptibles dans le public, la science s'impose aujourd'hui comme la première **autorité culturelle** dans le monde anglo-européen.

[Ndlr : la science peut aussi bien être considérée de nos jours comme une **autorité religieuse**, dans la mesure où pour une très grande majorité d'êtres humains, elle a acquis les principales caractéristiques d'une **religion**. On y trouve :

- des **saints** (Einstein, Pasteur, Darwin, etc.),
- des **dogmes** (la vaccination, le hasard, le progrès, le réchauffement climatique anthropique...),
- des **croiances** non démontrées scientifiquement (la théorie virale, la théorie des germes, la théorie de l'évolution...),
- l'**excommunication des hérétiques** (Jean-Pierre Petit, Jacques Benveniste...),
- des **messes** (congrès, séminaires, démonstrations publiques...),
- des **miracles** (résurrection des morts par réanimation cardiaque, voler dans les airs, aller sur la Lune, parler et se voir instantanément d'un bout à l'autre de la planète, faire apparaître des hologrammes sur scène théâtrale ou en plein ciel...),
- une **déesse** suprême (la matière),
- des **grands prêtres** (des « experts »),
- des **inquisiteurs** (des journalistes vulgarisateurs ou non, des présentateurs de télévision, des « fact chekers » – prétendus « vérificateurs de faits »...),
- des **missionnaires** (des lobbyistes de Big Pharma...),
- au moins un **prophète** (Bill Gates),
- et surtout la **dévotion** indéfectible, trop souvent **fanatique**, des fidèles de la religion et des adorateurs de la déesse.

Et donc, la science sert de **caution morale**, même devant les actes les plus barbares tels que l'expérimentation animale et la vivisection au nom du progrès.]

De nouveaux travaux expérimentaux

L'individu confronté à un choix d'utilisation animale au laboratoire devra résoudre un dilemme opposant deux buts : servir des finalités scientifiques telles qu'il les comprend (notons ici que les véritables bénéfices scientifiques de l'expérimentation animale restent très discutés par les chercheurs eux-mêmes), et éviter de blesser des êtres vivants, exigence qui constitue un véritable fondement moral universel.

Des travaux expérimentaux en cours à l'Université de Grenoble opèrent une

translation directe du protocole de Milgram en introduisant une victime animale (en réalité un robot biomimétique) que les participants doivent progressivement sacrifier dans le cadre d'un protocole pharmacologique.

Impliquant plus de 750 participants de toutes les couches de la société et réalisées pendant une durée de 3 ans, ces recherches à paraître dans la revue *Personality and Social Psychology Bulletin* permettent d'apporter des éclairages inédits au phénomène d'obéissance. Ils démontrent notamment que l'autorité culturelle de la science est une donnée-clé pour comprendre le sacrifice d'un animal et feront l'objet d'une présentation ultérieure. Avec les évolutions contemporaines de la considération accordée aux animaux, conséquences de l'évolution des connaissances scientifiques les concernant, on peut s'interroger sur la forme que prendra à l'avenir le dilemme moral qui oppose les intérêts des 125 millions d'animaux utilisés annuellement pour la recherche dans le monde à ceux des humains poursuivant des buts scientifiques.